

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Politique](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-09-30

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, dimanche 30 sept. 1849

Huit heures

Il n'y a pas moyen de vous expliquer de si loin pourquoi ce que j'écris ne me fera

pas d'ennemi ; au contraire. Mais vous le verrez. Je n'ai nulle envie de me rengager dans les luttes où j'ai vécu. La force me manquerait pour recommencer, et il ne faut jamais rien recommencer. Le monde s'ennuie de ce qu'il a déjà vu. Mais après ce que j'ai fait en luttant et ce qui est arrivé depuis que je suis tombé, il y a une position toute nouvelle à prendre, très calme et, je crois très influente qui aura quelque effet, ce que je crois toujours possible, et qui me fera honneur ce que je désire avant tout. J'ai la fantaisie d'être un peu connu, et le sentiment intérieur que je mourrai les poches encore pleines, n'ayant pas montré la moitié de ce qui valait la peine d'être vu. Je veux qu'après moi on se doute un peu de cela et qu'en parlant de moi, on se dise : " C'est dommage qu'il n'ait pas fait tout ce qu'il voulait." C'est peu d'avoir été quelque chose si on ne laisse au public le sentiment qu'on pouvait être bien davantage. Le monde dédaigne et oublie bientôt ce qu'il croit avoir mesuré jusqu'au fond et épuisé. Il faut qu'il entrevoie de l'inconnu qu'il n'a pas su voir et s'approprier. Alors il estime et admire vraiment. Je suis sorti de la scène sur un échec, très immérité, je pense, mais enfin, sur un échec. Je ne veux pas, si Dieu me donne vie m'en aller tout-à-fait dans cette position là. Je veux que mon pays se doute qu'il a eu tort de me laisser tomber, et qu'il me relève lui-même, non pas dans l'arène, mais dans sa pensée. Et je suis sûr que je peux lui donner ce sentiment là sans blesser son amour propre et réveiller sa mauvaise humeur, en excitant au contraire sa curiosité son regret et son respect. Si cela peut lui servir, ensuite à quelque chose pour se réformer lui-même, tant mieux ; je n'y renonce pas pour lui, car je ne désespère pas de lui. Mais je n'entreprends plus moi-même de le réformer. Ce serait trop long et je suis trop vieux. Quand causerons-nous de tout cela, et de tout le reste ? J'en ai bien envie. Nous aussi nous pouvons bien dire ; " Que de bien perdu ! "

Voici votre lettre de Berlin. Vague et confuse, comme tout ce qui est allemand, mais spirituelle et sensée au fond. Je le crois du moins. On ne voit jamais bien clair dans l'esprit des gens qui n'ont pas vu clair eux-mêmes. Les Allemands ont beaucoup d'esprit ; mais on dirait qu'ils ne voient rien que de loin, et à travers les vapeurs du dernier horizon. Même quand ils sont sensés comme celui-ci, ils trouvent le moyen de noyer leur bon sens dans le brouillard. Il a certainement raison ; le Francfort nouveau est stupide ; le vieux Francfort est mort. Il y a en Allemagne un problème à résoudre que M. de Gagern n'a pas résolu. que M. de Metternich ne résoudrait pas et qu'il faut absolument résoudre. Celui-là seul qui le résoudra mettra les radicaux sous ses pieds, comme ils le méritent. Mais je doute que le moment de cette solution soit venu et nous pourrons bien revoir, en l'attendant, une nouvelle édition de la Diète de 1815.

J'ai reçu une lettre très amicale de Narvaez à qui j'avais recommandé Herbet, consul général à Barcelone. Point de politique comme de raison, mais un ton de confiance générale mêlé d'inquiétude sur sa propre santé. Il me parle des fortes indispositions qui l'ont empêché de voir personne, et il quittait Madrid pour retourner aux eaux de Puertollano. Adieu, adieu.

Moi aussi, je suis fâché que M. Gueneau de Mussy ne revienne pas à Paris. A cause de vous surtout. J'étais sûr qu'il vous plairait, et je crois qu'il aurait autorité sur vous pour votre santé, ce qui est bien nécessaire. Le Roi a raison de le garder. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 07/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3150>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 30 septembre 1849

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 15/05/2024

2523

Val Riche - Dimanche 30 Sept^e 1849
huit heures

Il n'y a pas moyen de vous
expliquer de si loin pourquoi ce que j'obti-
rai me fera pas d'ennemi; au contraire.
Mais vous le verrez. Je n'ai nulle envie de
me renvoyer dans le bûcher où j'ai été.
La force me manqueroit pour recommander,
si je me fais jamais rien recommander. Le
monde s'assurera de ce qu'il a déjà vu. Mais
après ce que j'ai fait en suffit, et ce qui
est arrivé depuis que je suis tombé, il y
a une position toute nouvelle à prendre, très
calme et, je crois, très influente, qui aura
quelque effet, ce qui je crois toujours possible,
et qui me fera homme, ce que je desire
avant tout. J'ai la fantaisie d'être un
peu comme, et le sentiment intérieur que
je mouvrai les poches envers pleins, rayons
pas montrés la moitié de ce qui valoit
la peine d'être vu. Je veux qu'après moi
on se doute un peu de cela, et que
parlant de moi on se dise "c'est dommage
qu'il n'ait pas fait tout ce qu'il voulloit,"

2523

Val Riche - Dimanche 30 Sept^r 1849
huit heures,

Il n'y a pas moyen de vous expliquer de si loin pourquoi ce que j'obtiens me me fera pas démontrer; au contraire. Mais vous le verrez. Je n'ai nulle envie de me renoncer, dans le lutteur où j'ai reçu. La force me manqueroit pour recommander, si je ne fais jamais rien recommander. Le monde obéira de ce qu'il a déjà vu. Mais après ce que j'ai fait en battant ce qui est arrivé depuis que je suis tombé, il y a une position toute nouvelle à prendre, très, calme et, je crois, très, influente, qui aura quelque effet, ce que je crois toujours possible, et qui me fera homme, ce que je desire avant tout. J'ai la fantaisie d'être un peu comme, et le soutien et l'intérieur que je montrai les poches encore pleines, n'ayant pas montré la moitié de ce qui valoit la peine d'être vu. Je veux qu'après moi on se doute un peu de cela, et que parlant de moi on se dise, c'est dommage qu'il n'ait pas fait tout ce qu'il voulait,

Qui peu d'avoir été quelque chose si on ne laisse au public le sentiment qu'on pouvait trop.
C'est bien davantage. Le monde dédaigne et oublié bientôt ce qu'il avait mesuré jusqu'au fond et depuis! Il faut qu'il entende nous pouvoir bien dire: « que de bien perdu! » de l'incorruptible qui n'a pas de vain et de l'approprié. Alors il estime et admire vraiment, confuse, comme tout ce qui est allemand, de lui. Soit de la scène sur un échec, soit immédiatement, je pense, mais enfin sur un échec. Je ne veux pas, si Dieu me l'aura donné, m'en aller tout à fait dans cette position là. Je veux que mon pays se décide qu'il a eu tort de me laisser tomber, et qu'il me relève lui-même, non pas dans l'honneur, mais dans la pensée. Et je suis sûr que je peux lui donner le sentiment là sans blesser son amour propre et redonner sa mauvaise humeur, en recitant au contraire sa curiosité, son regret et son respect. Si cela peut lui servir envie à quelque chose pour se réformer lui-même, tant mieux; je n'y renonce pas, pour lui, car je ne désespère pas de lui. Mais je m'entreprends plus, moi-même de la réformer. Ce n'est trop long et je suis trop

Quand causerons-nous, de tout cela, à ce tout le reste? D'en ai bien envie... Mais aussi Voici votre lettre de Berlin. Vague et on ne voit jamais bien clair dans l'esprit de, pour qui n'est pas vu clair eux-mêmes. Les Allemands ont beaucoup de désir, mais on disait qu'ils ne voyaient rien que de loin et à travers la nappe du devenir horizon. Même quand ils sont sensés, comme ici, ils trouvent le moyen de moyen leur bon sens, dans le brouillard. Il a certainement raison; le Français nouveau est stupide; le vieux Français est mort. Il y a en Allemagne un problème à résoudre que M^e de Sagon n'a pas résolu, que M^e de Motteville ne résoudrait pas et qu'il faut absolument résoudre. Celui-là seul qui le résoudra mettra le, radicaux sous les pieds, comme ils le méritent. Mais je doute que le moment de cette solution

Soit venue, ce nous pourrons bien recevoir, en
l'attendant, une nouvelle Edition de la *Biète*
de 1815.

J'ai reçu une lettre très amicale de Norway
à qui j'avais recommandé Herbet, consul
général à Barcelone. Point de politiques
comme de raison, mais un ton de confiance
générale, mêlé d'inquiétude sur sa propre
santé. Il me parle de forty indispositions
qui l'ont empêché de voir personne, et il
quitte Madrid pour retourner aux camps
de Puertollano.

Adieu, Adieu. Moi aussi, je suis
fâché que M. Guerneau de Prilly ne
revienne pas à Paris, à cause de vous
surtout. J'aurais bien aimé que vous plairait, &
je crois qu'il aurait autorité sur vous,
pour votre santé, ce qui est bien nécessaire.
Le Roi a raison de le garder. Adieu, Adieu.

